

# Des temps de changement pour l'Église et en Europe

Je suis très touché par votre invitation à m'adresser à vous aujourd'hui, en ce jour anniversaire de la naissance de Frère Roger, qui a fondé notre communauté de Taizé en 1940. Il s'est senti appelé à vivre comme un signe d'unité entre chrétiens dans le sillage de la Seconde Guerre mondiale, un signe de réconciliation qui rendrait l'Évangile crédible et aiderait à bâtir la paix en Europe et dans le monde entier. Son amour pour ce qu'il appellera plus tard le mystère de communion — le Corps du Christ, l'Église — en était un élément central. Comme il avait été observateur au Concile Vatican II, la participation de mon prédécesseur, Frère Alois, au Synode sur la synodalité, a été une grande joie pour notre communauté.

Ce que je vais partager ici ne prétend pas être de l'ordre d'une étude académique. Il s'appuie sur notre expérience d'accueil des jeunes européens à Taizé, mais aussi de jeunes venus de plus loin. Ce que je vais dire n'est pas non plus exhaustif, mais porte sur trois points qui me semblent – et à mes frères – importants dans le contexte actuel.

Je commencerai par réfléchir à ce que signifie écouter les témoins d'espérance dans le monde d'aujourd'hui ; j'évoquerai ensuite l'urgente nécessité d'adapter nos formes de culte ; et enfin, j'essaierai de comprendre quel témoignage commun nous pouvons porter ensemble. Ces deux derniers points sous-tendent certainement cette question : comment l'Église peut-elle être un lieu où des personnes aux convictions différentes, parfois même en partie incompatibles, peuvent se rassembler ?

## 1. Écouter les témoins d'espérance dans le monde d'aujourd'hui

Depuis la fin de la pandémie de Covid, nous sommes confrontés à ce qui semble être une vague toujours croissante d'anxiété, de peurs et de pressions venues de toutes parts. L'impact des réseaux sociaux entraîne une « mentalité du clic » où l'on passe d'un sujet à un autre sans prendre le temps de réfléchir ou de prendre du recul. Le besoin d'être « liké » ou l'influence de certains influenceurs en ligne accroît, chez de nombreux jeunes aujourd'hui, les conflits au-dedans et les peurs au-dehors.

Pour beaucoup, il est déjà trop tard pour trouver une solution à la crise climatique. La guerre est présente sur notre continent européen ou à ses frontières. Dans de nombreux pays, la présence de personnes ayant migré pour diverses raisons est présentée comme une menace. Les peurs sont habilement exploitées par des politiciens de couleurs politiques de plus en plus variées.

Et pourtant, si on y est attentifs, on peut rencontrer des personnes d'espérance même au milieu de tout cela. En préparant le texte publié en vue de nos rencontres à Taizé cette année, intitulé *Espérer au-delà de toute espérance*, j'ai réalisé que je ne pouvais pas honnêtement écrire sur l'espérance uniquement à partir d'un point de vue théologique, depuis ma confortable chambre dans notre belle Bourgogne. Mon expérience est que l'on ne peut véritablement le faire qu'en choisissant activement de confronter ces réalités de front et de rencontrer ceux qui y sont exposés. C'est cela, l'Église en sortie, si chère au Pape François.

J'ai donc échangé avec des jeunes venus de l'Ukraine, du Liban, de Cisjordanie, et aussi du Myanmar. Ma seule question pour eux était : qu'est-ce qui vous donne de l'espérance dans la situation où vous vous trouvez ? De ces échanges a émergé une foi profondément enracinée et incarnée. Une confiance dans la Croix et la Résurrection de Jésus. Une espérance ferme que la souffrance, le mal et la mort n'auront jamais le dernier mot.

Dans des situations où je m'attendais seulement à du désespoir et à l'absence d'espérance, quelque chose demeurait vivant. Plus encore que de permettre aux jeunes de survivre, ce qu'ils exprimaient les poussait à s'engager pour d'autres en situation plus difficile encore. En de nombreux lieux, l'Église locale représentait un soutien essentiel.

Ces conversations ont tissé la trame du texte que j'ai préparé. Que chacun de nous ose sortir à la rencontre de ces témoins de l'espérance, présents dans les détresses proches de chez nous, mais que nous ne voyons pas toujours. Comment ces voix nous convertissent-elles ? Comment nous poussent-elles à nous relier à d'autres, au sein de l'Église, mais aussi, et peut-être davantage encore, avec des personnes de bonne volonté à l'extérieur de l'Église ?

Avec une telle écoute, ne sommes-nous pas conduits par l'Esprit Saint sur le chemin du dialogue synodal, quand la communion se construit dans la participation active et la mission partagée ?

## **2. Le besoin urgent d'adapter nos formes de prière**

Lors d'une visite à Rome en mars dernier, mes frères et moi avons été invités à préparer un temps de prière œcuménique pour toutes les personnes malades, et en particulier pour le pape François, à l'initiative d'amis du Conseil méthodiste mondial et de la Communion mondiale des Églises réformées. Le Dicastère pour la promotion de l'unité des chrétiens ainsi que le Vicariat de Rome ont également activement participé.

Cette prière simple se composait de chants, d'un psaume, d'une lecture de l'Évangile, d'un temps de silence, d'intercessions, du Notre Père, d'une bénédiction donnée conjointement par des représentants des différentes Églises, et de chants pour conclure ce temps de prière.

Dans les jours qui ont suivi, plusieurs personnes m'ont dit : « Ne devrions-nous pas avoir plus régulièrement des prières œcuméniques à Rome ? Elles nous donnent une plus grande liberté que les formes habituelles dans l'Église catholique. » Ces paroles m'ont interpellé.

Ce mode de prière reflète notre manière de prier à Taizé. Elle a aussi été reprise dans le cadre d'une collaboration avec de nombreux mouvements et communautés pour la veillée de prière « *Together* » du 30 septembre 2023, à la veille de la première session du Synode sur la synodalité, afin d'invoquer l'Esprit Saint sur les travaux du Synode. L'image forte de la bénédiction commune donnée par le pape François avec une vingtaine de responsables d'autres Églises reste gravée dans les mémoires.

Mais est-ce réellement une invitation à multiplier les prières œcuméniques ? Peut-être. Ou est-ce plutôt une invitation à réfléchir à l'importance d'adapter nos formes de prière ? Très certainement.

À la fin d'une semaine à Taizé, quand nous demandons aux jeunes ce qui les a le plus marqués, ils répondent presque toujours : « le silence ». Ils parlent du silence qui entoure notre village, mais encore plus des huit minutes de silence qui suivent la lecture de la Parole lors de nos trois prières communautaires quotidiennes.

Quand on observe les jeunes aujourd'hui, imagine-t-on que le silence puisse être au cœur de leur désir profond ? Et pourtant, c'est notre expérience à Taizé. Il leur faut quelques jours pour l'appriivoiser, mais à la fin de la semaine, le silence leur paraît trop court ! Leur soif spirituelle est étanchée avant tout par le silence.

Dans un monde hyperconnecté, où nous sommes constamment sollicités par des notifications et des publicités, où la communication est censée être instantanée, ne devons-nous pas créer des havres de paix dans nos liturgies, où les personnes peuvent se recentrer sur l'essentiel ?

Ce fut l'expérience du peuple de Dieu dans le désert ou sur la montagne, incarnée par Jésus dans son ministère terrestre, le désir des mères et pères du désert, et la tradition monastique qui a émergé de leur mode de vie.

Un autre élément qui touche les jeunes qui nous visitent, c'est la facilité avec laquelle ils peuvent participer à la prière. La simplicité des chants, l'absence d'un animateur visible qui mène la prière depuis l'avant, la place donnée à la Parole de Dieu, mais aussi le souci de ne pas avoir trop de paroles, contribuent à être naturellement inclus dans la prière plutôt que de devoir faire un effort pour y entrer.

Ce qui est remarquable, c'est que ces jeunes viennent d'origines, d'Églises et de langues différentes. La prière devient alors une expérience synodale, où tous peuvent découvrir la beauté de la louange dans une communion qui dépasse ce qu'ils connaissent dans leurs propres paroisses.

Et pourtant, nos paroisses aujourd'hui sont multilingues et multiculturelles. Comment les temps de prière pourraient-ils valoriser les différences et nous aider à nous réjouir des dons propres à chaque culture ou tradition ?

Un dernier point : pendant notre Eucharistie dominicale à Taizé, ce sont les jeunes qui préparent l'autel et apportent les offrandes. Ils restent ensuite dans le chœur de l'église pendant la prière eucharistique. Cela permet de symboliser cette présence du Peuple de Dieu tandis que le prêtre consacre les dons qui deviennent le Corps et le Sang du Christ. Le prêtre n'est pas isolé, mais entouré par le peuple, peut-être comme Jésus l'était avec ses amis lors de son dernier repas.

Ne pourrions-nous pas chercher à donner davantage de visibilité au Peuple de Dieu, de cette manière et d'autres aussi, lors de nos célébrations dominicales ?

### **3. Quel témoignage pouvons-nous porter ensemble ?**

Nous sommes aujourd'hui confrontés à une grande diversité d'expressions spirituelles. Comment écouter et accompagner ces différentes manières d'exprimer une soif spirituelle ? Dans notre monde instable, certaines personnes sont attirées par des formes de spiritualité plus tranchées, cherchant une manière de prier qui semble sûre et enracinée dans une certaine conception de la tradition.

Mais en même temps, nous constatons ce qui me semble être une fluidité croissante de l'identité spirituelle. Il y a quelque temps, j'ai lu un article dans *La Croix* qui évoquait certains jeunes qualifiés de « tradismatiques », participant une semaine à une forme de culte, et la semaine suivante à quelque chose de totalement différent. Est-ce le produit d'une mentalité consumériste, où l'on goûte ce qui nous attire sur le moment avant de passer à autre chose ? Ou bien d'une

approche pastorale centrée sur l'événementiel ? Ou est-ce plutôt le reflet des identités complexes que beaucoup portent aujourd'hui ?

Changer de dénomination devient de plus en plus fréquent. Blessées par telle ou telle expérience, certaines personnes cherchent un réconfort dans une autre Église. Ou tout simplement, elles se sentent davantage accueillies ailleurs que dans l'Église de leur enfance.

D'un autre côté, il n'est pas rare à Taizé de rencontrer des jeunes qui se décrivent comme non-croyants ou même athées, mais qui participent volontiers aux temps de prière et de partage biblique. Avec ces jeunes, il est si important d'abord d'écouter, de leur confirmer qu'ils sont les bienvenus, sans entrer immédiatement dans des jugements sur leurs points de vue. S'ils ont fait la démarche de demander à vivre une semaine de retraite dans une communauté chrétienne, ne devons-nous pas faire confiance au fait que, quelque part, l'Esprit Saint est à l'œuvre dans leur vie ?

Et lorsqu'ils posent des questions, aurons-nous la simplicité et l'humilité de nous mettre vraiment à leur niveau et d'exprimer notre foi d'une manière qui n'impose pas, mais qui soit accueillante ? Ainsi, à travers le vent qui souffle où il veut, ils contribueront à notre propre conversion.

Le témoignage commun que nous pouvons porter aujourd'hui n'est-il pas celui d'une communauté de prière où tous sont accueillis (le fameux « *todos, todos, todos* » du pape François aux JMJ de Lisbonne) ? Une communauté où, à travers un processus d'écoute et d'accompagnement, les dons pastoraux de tous les baptisés sont valorisés ? Et où même les non-baptisés peuvent se sentir accueillis ?

Sur le plan interreligieux, quel privilège ce fut pour nous à Taizé de recevoir des vœux de Pâques de la part de la communauté musulmane locale, où l'imam évoquait l'importance du message de joie, de paix et de pardon que proclame la fête des fêtes ! Et c'est le fruit de la rencontre et de l'écoute mutuelle. Puis-je oser dire que même des personnes d'autres religions contribuent à notre conversion synodale ?

Comme l'a dit un ami rabbin lors d'une rencontre à Taizé, à propos du conflit en Terre Sainte : « Ce n'est pas facile de tenir ensemble ces vérités multiples, parfois opposées. Mais c'est quelque chose que je sens devoir faire. »

Tenir ensemble des vérités multiples et parfois opposées... Si « par le Christ, Dieu a voulu tout réconcilier avec lui, aussi bien ce qui est sur la terre que ce qui est dans les cieux, en établissant la paix par le sang que son Fils a versé sur la croix » (Col 1,20), n'est-ce pas là le défi de notre Église synodale aujourd'hui ?

Frère Matthew,  
Prieur de Taizé  
Mai 2025